

## **Le discours de Paul (transcrit de l' enregistrement)**

Bien cher tous.

Nous sommes ici en face de la maison qui nous vit naître tous les quatre: Léon, moi-même, Toussaint et Julie. Cette maison, jadis suivie de plusieurs bâtiments aujourd'hui disparus, fut le siège d'une petite entreprise qui dura à peu près un siècle. Elle fut fondée au début 1900 par mon grand-père Léon Tychon, qui avait été cultivateur à la ferme de château de Vieljaren et qui vit l'opportunité lors de la création du chemin de fer d'acquérir une bande de terrain longeant ce dernier. Il épousa une jeune fille de Remersdael, qui s'appelait Maria Bolsée. Il dut commencer par bâtir sa maison d'habitation, ce qui ne fut pas une sinécure, car la route de la gare n'existant pas encore, tous les matériaux durent être acheminés par la prairie de dessus.

Ayant gardé son âme de cultivateur, il planta des arbres fruitiers un peu partout: au sud un cerisier ainsi qu'un abricotier le long du mur, à l'ouest une série de pruniers de toutes sortes, des reines-claude, des conducta, des altesses, ainsi qu'une haie de groseilles rouges et au nord un pommier de Jacques Lebel et un de reinettes étoilées puis deux poiriers de claps favorites. Cela me donna beaucoup de travail de cueillette chaque année.

Commercialement, en dehors de l'hôtel-restaurant dont le travail revenait surtout aux dames, il commença le commerce des fruits, du charbon et des fourrages, la fabrication du sirop de fruit et en plus il commença la fabrication des briques de campagne de la prairie de la Gulpen.

Familièrement, ce ne fut pas toujours le ciel pour lui et son épouse. Ils eurent dix enfants, ils n'en gardèrent que trois : Alfred, mon papa, tante Elise et tante Léonie. Cette perte fut tellement douloureuse pour ma grand-mère qu'elle en devint impotente et ne savait plus marcher.

Mon papa continua l'œuvre de son père. En plus, il était musicien dans l'âme. Il fit son service militaire à la musique. Il nous jouait de la clarinette, il jouait du piano et les orgues à l'église de Hombourg pendant de nombreuses années. Il continua évidemment le commerce. Il eut le grand mérite de faire installer un poids-pesée des charrettes et des camions. Il eut aussi le grand mérite de faire installer de grands frigos à fruits qui pouvait contenir environ deux cent tonnes de marchandises.

Mais le commerce des fruits devint de plus en plus difficile, au bout des années, vu l'abattage des arbres de haute tige et la plantation des arbres de basse tige qui commençait et produisait des fruits de bien meilleure qualité, mais il nous restait de toute façon le rebut de fruits chargés en vrac sur wagon.

Vers l'année 1937, papa fut rappelé à l'armée et affecté à un poste radio récepteur et émetteur, situé au haut du Schaesberg, dans une tente en compagnie de deux autres personnes. Ils eurent, entre autres, la mission de transmettre en plus haut lieu le passage de l'avion menant d'Allemagne, occupé par deux personnages importants, un Français et un Anglais revenants d'Allemagne où ils avaient essayé de convaincre Adolf Hitler de ne pas attaquer le pays. Ma maman m'envoya à plusieurs reprises apporter de la nourriture à papa, et je grimpais alors le long des haies de droite de la grande prairie, où les haies grouillaient de milliers de hannetons qui faisaient un bruit inimaginable. La naissance de Julie, le 2 juillet 1938, libéra papa de cette corvée parce qu'il était maintenant père de famille nombreuse.

Hélas pour nous, vint le 10 mai 1940. Vers six heures ou sept heures du matin, Guillaume Linckens, le menuisier du village, vint crier : « Julie, Alfred, levez vous c'est la guerre ! » Et déjà on voyait des avions allemands au loin à l'horizon. Nous allâmes voir aux fenêtres de l'autre côté, pour constater que le bataillon de cyclistes garde-frontières, avait déjà quitté les lieux. Il fut décidé en quelques minutes par papa et maman, que nous ne pouvions pas rester ici à Hombourg et papa sortit la voiture du garage. Quelques instants plus tard, un bruit immense retentit : le ciel s'obscurcit totalement et nous nous aperçûmes que le pont surplombant la Gulpe avait disparu. Cela ne découragea pas papa, qui nous embarqua tous, montant au village, prit la route d'Aubel, entra à droite dans une prairie puis passa la Gulpe à gué, sans trop de problèmes. Puis roula jusqu' Aubel, chez oncle Hyppolite qui, lui aussi, était prêt à partir.

Et c'est ainsi, qu'ils partirent vers l'ouest sans savoir très bien où ils allaient. Je me rappelle, qu'en passant à Warsage, on entendait déjà siffler les obus venant ou allant vers le fort d'Aubin. Nous atteignîmes les faubourgs de Bruxelles et comme nous avions très soifs, nous entrâmes dans un café où il y avait déjà beaucoup de monde, pour se désaltérer. Or un monsieur très chic, qui nous avait vus entrer, alla trouver papa et lui dit : « Monsieur, si vous voulez, je dispose d'une belle villa à la frontière française à Néchin. Mon épouse, étant déjà partie au sud de la France, je vais la rejoindre et vous pouvez l'occuper jusqu'à mon retour. » Comme quoi il y a encore des gens très généreux sur cette planète. Je me rappellerai toujours, que nous les gamins, nous étions dans la voiture de ce monsieur et nous nous éveillâmes à Néchin sans ?.

Nous y restâmes très peu de jours, car les détonations des obus et des bombes approchaient à grand pas. Il fut décidé de repartir, et nous longeâmes la frontière française jusqu'à la mer du Nord et passâmes la frontière à Adinkerke. Et continuâmes notre trajet en France jusqu'à la Somme. Mais là, tous les ponts avaient sauté, et force nous fut de revenir sur nos pas. Dieu fut à nos côtés ce jour là. A un carrefour, tout d'un coup, papa aperçut quatre personnes à vélo, qu'il reconnut tout de suite: c'étaient Monsieur et Madame van Wittem et leurs enfants. On s'arrêta pour leur parler et ils nous dirent qu'ils avaient trouvé un logement dans une maison dans le village de Vron et nous proposèrent d'aller demander dans une grosse ferme d'en face, s'ils ne pouvaient pas nous accueillir: ce fut Oui !

C'était une vieille ferme dont la porte d'entrée était une porte cochère. A l'intérieur, il y avait un grand chien qui ne demandait jamais qu'on lui ouvre la porte; il sautait par-dessus. Nous, les gamins, on s'amusait comme des rois à la ferme de Vron. On accompagnait le fermier dans ses champs. Un jour, il décida d'aller au bois chercher de quoi se chauffer l'hiver. Il attela son cheval et charrette. Nous étions quatre dans celle-ci. Tout à coup sans prévenir, le cheval s'arrêta. Je vis un petit café au bord la route. On sortit de la charrette et on y entra. Le fermier commanda pour papa et lui-même une petite tasse de café très fort et un verre de fine à côté. Ils burent très peu de café puis vidèrent la fine dedans. Comme le bois était assez loin, ce petit scénario recommença deux ou trois fois, sans que notre ami doive s'arrêter sur son cheval. Arrivé au bois, nous les gamins, nous fîmes quelques fagots pendant que le patron et papa chargeaient les gros.

Mais déjà, on entendait à nouveau les coups de canon qui approchaient. Cela dura d'ailleurs plus que quelques jours, pour voir deux ou trois vert-de-gris entrer dans la maison, sans avertir, et crier : « Wo sind die fransösichen Soldaten ». Mon papa, qui connaissait l'allemand comme le français, répondit sans hésiter : «Hier sind keiner fransösichen Soldaten ». Il dut le jurer sur son honneur, alors que le garage de la ferme en protégeait une grande série.

Vint le temps du retour en Belgique. Mais, pour rouler en voiture, il fallait de l'essence. Un jour, on vit rentrer papa avec deux bidons d'essence. Jamais personne ne saura, où et comment il avait pu les acheter. Notre retour ne dura qu'une journée, sans grand problème jusque Merkhof. Là, nous nous trouvions devant une grande barrière et plusieurs soldats allemands, qui nous dirent : « Von hier ab sind Sie in Deutschland » Je me rappelle que papa monta une dizaine de pas vers le haut, pour voir si notre maison était toujours là. Elle l'était. Mais arrivés à Hombourg, le constat fut beaucoup plus pénible, car la plupart des marchandises et des objets ménagers avaient été volés. Il fallait recommencer. Bon courage !

Paul